

CORONA Mauro, *Il volo della Martora* (1997, dern. éd. 2016 Mondadori, 200 p.)



Agé de soixante-sept ans, Mauro Corona a toujours été un homme de la montagne. Parallèlement à son gagne-pain d'artiste sculpteur sur bois il s'est adonné à son autre grande passion, l'alpinisme. Il l'a pratiqué d'abord dans sa région, puis dans l'ensemble des Dolomites et jusqu'au Groenland et en Californie. Plusieurs voies d'escalade dans le monde portent son nom. Remarqué il y a vingt ans pour ses premiers contes, il est devenu écrivain et a publié plusieurs dizaines d'ouvrages - recueils de nouvelles, romans, poésies, contes pour la jeunesse - tous centrés sur la montagne. Il habite depuis toujours à Arto e Sasso, au nord de Pordenone, le village d'origine de ses parents. C'est dans ce lieu, alors qu'il avait 13 ans, que le 9 octobre 1963 à 22h39 une montagne s'est affaissée dans le lac de retenue du barrage du Vajont. Le tsunami que cela a provoqué a emporté dans la mort mille neuf cents habitants de la vallée.

Avec eux a disparu un mode de vie - on pourrait presque dire une civilisation - qui ne pouvait plus renaître ensuite dans le contexte de modernité que l'Italie du nord commençait à connaître dans les années soixante. Dans ce recueil de vingt-six nouvelles - en français *Le vol de la martre* - Mauro Corona se veut le témoin de ce qu'était cette vie d'avant, ne serait-ce qu'en hommage aux victimes.

Il nous parle de gens simples à la vie rude : des bergers, des bûcherons, du dernier rémouleur itinérant, des montagnards tous braconniers pour survivre ; des enfants du pays, ses compagnons avec qui il vit tout le temps dehors ; avec aux pieds l'été des chaussons de tissus confectionnés par les grand-mères, et l'hiver de simples galoches en bois.

Il nous parle des coqs de bruyère, de la martre qui ne revient jamais sur ses pas, du rusé renard qu'on ne peut pas chasser au fusil, car alors sa fourrure perdrait toute sa valeur, du corbeau qui après la catastrophe lui confie des secrets. Et aussi des arbres, de tous les arbres magnifiques de son pays.

En nous livrant l'univers disparu de sa jeunesse, Corona nous fait partager son amour de la nature et des gens de la montagne. Il le fait avec des mots simples et un réel talent d'écrivain.

François GENT Novembre 2017

Premier étonnement dès le titre: depuis quand ça vole, une martre ? Il me faut attendre la moitié de l'ouvrage pour apprendre que ça se peut, si elle est cramponnée tous crocs enfoncés, dans le dos d'un tétras-lyre qui a tenté un dernier vol ! Au surplus, sympathique martre qui fait des cabrioles dans la neige et enterre écologiquement ses excréments !

C'est qu'il est beaucoup question au départ d'arbres, d'oiseaux et de mammifères variés. Je sais maintenant qu'il faut caresser le tronc d'un arbre et lui parler gentiment, surtout avant de l'élaguer douloureusement ; qu'on ne peut manger du renard qu'après un trempage d'au moins deux jours tant sa chair est coriace, et ce ne sera pas un festin ; qu'on le tue avec des capsules en verre de cyanure dans des boulettes de viande pour épargner sa peau à la fourrure fructueuse ; que les feuilles d'automne ne tombent pas pareillement suivant le type de l'arbre, merveilleux chapitre d'une folle poésie ; qu'on peut dessoucher sans peine un tronc mort utile au chauffage avec une charge de dynamite bien dosée ; etc. Ce livre est un bain de nature, un récital bucolique de découvertes végétales et animales, observées avec acuité depuis l'enfance, que l'auteur nous dépeint avec sensibilité – récital derrière lequel se profilent son amour pour son grand-père (qui lui a sans doute transmis passion et respect pour le bois), et son admiration pour le savoir de son père, grand chasseur, bien que lui-même répugne à la chasse et préfère observer pacifiquement la nature.

Lorsque l'auteur passe aux hommes, le ton change. Il décrit d'abord des spécimens curieux qui l'ont frappé enfant, et s'attarde sur une petite femme aux jambes arquées par de trop lourds fardeaux dans sa tendre et malléable enfance, qui mène sa vie avec détermination. Tous les hommes sont pittoresques, le plus souvent paisibles et taiseux, mais assez largement alcooliques – sauf son frère, parti tenter sa chance à 17 ans et mort en Allemagne à peine quatre mois après son départ ; lorsqu'il faut sortir son corps au bout de 20 ans pour faire de la place au cimetière, le récit devient déchirant. Et plus déchirants encore les derniers portraits ou événements survenus autour de l'effondrement d'un pan du mont Toc qui percute le barrage de Vajont et submerge la vallée et le village d'Erto, patrie du narrateur. Le peu de richesse et de vie qui avait aidé auparavant le village à s'élargir est définitivement anéanti, et s'accomplit alors la prophétie lointaine et hélas oubliée de la sorcière : « *Erto diverrà une cittadina e poi sprofonderà* ». Les derniers textes sont douloureux car le souvenir des amis disparus est ineffaçable.

On comprend bien alors que pacifique, un brin anarchiste, amoureux de la nature et spécialement d'arbres qu'il fait vivre et vibrer sous nos yeux, Mauro Corona soit devenu un anachorète sculpteur pour prolonger par son art la vie d'un bois qu'il comprend si bien. Au-delà de superbes descriptions, c'est un livre de philosophie rustique et de compassion

Claudine LAURENT Janvier 2018